

## CES ESPRITS QUI NOUS GOUVERNENT

« La subversion (...) c'est l'expression fondamentale d'un doute qui ne renonce pas, une question permanente qui s'exerce dans les tissus même de l'art, une dynamique qui œuvre sur le vaste chantier de la dépossession de soi de l'image. »

Catherine Grenier, *Dépression et subversion, Les racines de l'avant-garde*, Les Essais, éditions du Centre Pompidou, 2004.

Au fond d'une salle qui s'apparente à un couloir, une silhouette d'homme surgit face à nous, à l'échelle 1:1. Tandis que le corps, minutieusement esquissé au fusain à même le mur, semble déjà s'estomper dans l'épaisseur de son support, cette présence au faciès prééminent nous fixe par son absence de regard, deux cavités orbitales aussi expressives qu'inquiétantes qui rendent visible le support mural immaculé. En se rapprochant de l'œuvre l'on constate qu'il s'agit d'un visage composite, constitué d'une multitude de micro-visages dessinés à l'encre et découpés, puis épinglés sur le mur. Masques tribaux, divinités archaïques exhumées d'une histoire qui ne nous appartient plus, faciès fantomatiques, cette présence humanoïde a plus à voir avec un zombie errant entre le royaume des vivants et des morts. Si l'on s'en réfère à sa définition originelle, le zombie, issu la culture haïtienne, caractérise les défunts ramenés à la vie par le biais de sortilèges vaudous. Par extension le zombie est un personnage fictionnel symptomatique de la série Z, à laquelle l'œuvre de Chloé Poizat emprunte son titre : sous-genre cinématographique qui apparut dans les années 50, il pratique l'autodérision en se proclamant artistiquement médiocre et bon marché.

Dans la salle principale, une « installation », composée d'un assemblage de dessins découpés et d'un napperon central en fil de pêche, disposés sur un support circulaire posé à même le sol, nous donne l'illusion d'un motif ornemental purement décoratif; or « l'inquiétante étrangeté » de ces motifs nous saisit à nouveau lorsque l'on s'approche de l'œuvre : animaux fantastiques inspirés de la cryptozoologie et formes méta-humaines qui surgissent tels des esprits invoqués autour de cette table spirite, tout porte à croire que Chloé Poizat souhaite nous emmener sur des territoires graphiques dont nous ne soupçonnions pas l'existence.

S'inspirant d'une iconographie allant du 19<sup>e</sup> siècle aux années 60, Chloé Poizat emprunte ainsi des sujets issus d'une « sous-culture » alternative qui refuse le courant dominant, un univers subversif et dérangeant qui met à mal notre confort intellectuel en puisant dans l'inconscient collectif un sentiment de déjà-vu, où rien ne nous semble plus familier ni plus étrange : personnages en lévitation, désincarnation (*Fictions, Formules Secrètes*), spiritisme (*Spirites, Dessin Fantôme, La Table Dicte*), bestiaire fantastique qui n'est pas sans rappeler l'imagerie d'un Hiéronimus Bosch (*Napperon, Paysages Accidentés, Paysages Portatifs*), l'artiste se plaît à décrire des phénomènes inexplicables, des mondes interlopes, l'illusion que l'image qu'elle nous propose existe déjà, or ce n'est pas le cas. Les dessins de Chloé Poizat, dans lesquels se mêlent des références aussi bien à la culture savante qu'à la culture populaire et underground, découragent toute approche immédiate par un malicieux brouillage des temporalités et des codes visuels. Ces détournements ironiques, et un goût prononcé pour la mise en scène pourraient faire penser à un cabinet de curiosités post-moderne, un memorabilia foisonnant ponctué de collages d'inspiration surréaliste (*Vacance Anthropique, La poursuite du lointain*). Ainsi les dessins de Chloé Poizat ne se regardent pas, ils s'éprouvent, le spectateur restant partagé par le dualisme d'une pensée contemporaine rendant tout à la fois hommage à la Modernité et assumant le magnétisme exercé par des puissances primitives.

Chloé Poizat appartient à cette génération d'artistes, qui, à partir des années 90, réinvestirent la pratique du dessin en explorant les infinies possibilités du récit. Ce médium, s'il n'a pas été dénigré tel que ce fut le cas pour la peinture, resta à distance des questions esthétiques qui alimentèrent la critique d'art des années 60, en plein essor des mouvements conceptuel et post-structuraliste. Cette absence de théorisation permit aux artistes d'expérimenter le potentiel hautement narratif du dessin, ses emprunts à l'imagerie populaire, au vernaculaire et à la littérature constituant un monde de poésie à défricher, où l'irrationnel et le bizarre se mêlèrent à une irrésistible envie d'exprimer des émotions refoulées et une certaine quête d'authenticité. Le champ des possibles devint alors infini : en lien direct avec la pensée, le dessin est aussi simple et essentiel dans ses moyens qu'il est complexe et polysémique dans sa finalité. Décloisonnant le médium en le transposant sur un mur, conceptualisant de véritables installations graphiques où la disposition des œuvres est aussi déterminante que le dessin lui-même, Chloé Poizat met en scène, dramatise et poétise son art en s'appropriant l'espace d'exposition, devenu vaste champ d'investigation plastique. Questionnant la matérialité de l'œuvre, sa finalité, la démarche de l'artiste s'inscrit assurément dans l'esthétique contemporaine en ce qu'elle participe à une nouvelle défini-

tion du dessin et de sa monstration, composant des univers dessinés voués inéluctablement à la disparition ou ravivant les cabinets d'amateur par un principe d'accumulation scénographique. Le tracé ou *graphein* – du grec ancien écrire, puis étymologiquement associé à l'image dessinée, d'où émergent tantôt des images, tantôt des textes – est un geste universel, voire atemporel : il évoque, il suggère, il se fait l'écho d'images enfouies dans notre inconscient collectif, qu'elles soient familières ou que l'on pensait avoir oubliées, tout en restant original et irremplaçable. Aucun tracé n'advient *ex-nihilo*, et si les recherches de Chloé Poizat s'inscrivent dans un courant esthétique d'appropriation ou d'archivisme, l'on pencherait plus volontiers pour l'idée d'une réécriture poétique, peut-être même automatique, lorsque ses sujets lui sont dictés par ces esprits archaïques que chacun d'entre nous porte en soi.

ANNE-CÉCILE GUITARD

Commissaire d'exposition indépendant,  
Anne-Cécile Guitard concentre ses recherches autour de la question  
de l'appropriation et de l'héritage esthétique à travers les diverses  
pratiques du dessin contemporain.

Fondatrice de l'Agenda du dessin contemporain et co-diretrice de la  
plateforme curatoriale BG Now, elle s'est installée depuis peu en Corée  
du sud où elle souhaite développer ses sujets de recherche tout en  
allant à la rencontre d'une nouvelle scène artistique.